Case
FRC.
8462

LE SOLITAIRE
DES
TUILERIES,

Aux bons Habitans des Villes & des Campagnes.



LE SOLITAIRE
DES
TUILERIES,

Aux bons Habitans des Villes et des Campagnes.

Vous serez éclairés, puisque vous voulez l'être.
Henriade, chant ſecond.

Ce ne sont point les décrets de votre respectable assemblée, encore moins les événemens de l'Europe, en état de guerre, que j'ai dessein de vous présenter. Assez de journalistes rapportent, commentent, contrefont les opérations de vos dignes représentans.

Peu vous importe, cher peuple, que Bender soit pris, ou que les bannières de la Czarine flottent ſur les murs de Candie. Vous devez vous occuper de la France qui vous adopta, de la Province à laquelle vous échûtes en partage, de la chaumiere où vous reçûtes le jour.

Que vous faut-il ? des réflexions simples; des doutes de bonne foi; des vérités sans faste;

des conseils ſans orgueil. Vous avez besoin d'un ami qui n'aspire point à la tyrannie de vos pensées, qui ne flatte pas vos préjugés, & qui vous préserve de ses erreurs. Je ſuis jaloux de mériter ce titre, et mon âge avancé, ma crédulité qui vieillit, mon expérience qui se virilise, me font espérer que vous m'écouterez avec bonté.

Je dois vous répéter, cher peuple, qu'on vous croit insusceptible de comparer et de raisonner. Ceux qui répandent que vous êtes volages et légers, que vous êtes stupides & anguinaires, ne sont peut-être pas affermis dans leur opinion, par le dédain de l'homme souffrant et misérable. Ah ! quel être futile et barbare pourroit ainsi prononcer sur la portion la plus utile & la plus nombreuse d'un peuple, qu'une lutte de quatorze siècles contre le despotisme, rend aujourd'hui digne de la liberté.

Non, ils ne vous jugent que d'après des préjugés qu'ils abjureront bientôt, & j'aime à croire qu'ils ne font pas cette injure à la majesté du peuple rassemblé sous les regards d'un prince juste et philosophe. Ils ont conclu, des écarts de quelques parties, que la masse étoit inconsistante comme elles.

Peut-être encore, observateurs tranquilles, dans la lueur peu fulgente du cabinet, leur paresse vous aura-t-elle associé, cher peuple, aux multitudes inconsistantes et effrénées dont les anciens historiens nous retracent les foiblesses et les cruautés. On vous regarde comme des enfans, tandis que vous êtes adultes. On vous apprécie d'après vos lizières, et l'on doit vous juger d'après votre raison. Ils vous appellent taureau indompté & vous êtes d'industrieuses abeilles.

L'imprimerie dont la découverte est moderne, efface les traces de la stupidité de nos pères. Elle emploie la raison à vous distraire de vos travaux pénibles, elle vous rend compte de l'emploi de vos sacrifices, elle vous éclaire sur les droits & les devoirs de l'homme civilisé et vertueux, elle vous rapproche de la patrie, et la patrie de vous ; elle reçoit les avis des bons et des méchans, et les publiant sans se permettre d'examen, elle se fie sur les lumières et les mœurs du peuple françois ; elle lui réserve le mérite de la comparaison et du jugement.

Ce n'est donc point à un vulgaire stupide, vain, crédule, que j'adresse la voix, c'est à une communauté de 25 millions d'êtres rassemblés

sous les étendarts d'une liberté discrète, noble et généreuse. Ce n'est point à une multitude effrénée que j'adresse mes vœux, mes prières et mes bénédictions. C'est au peuple François, qui, après avoir éprouvé dans une enfance longue et difficile, bouillante et inconsidérée, toutes les infirmités et toutes les maladies qui assurent une constitution vigoureuse et immortelle, va jouir enfin des trésors de la raison, et des douceurs d'une administration sage et tranquille.

Je me couvrirois d'un silence épais, si le génie mal-faisant qui suscita la ligue, et la fronde, faisoit des efforts pour agiter une masse qui ne doit plus recevoir de mouvement que de la main de la vertu, et par les sentimens de la nature. Mais cet ange de discorde sait bien que son pouvoir est anéanti en France; il tyrannise les Brabançons.

Depuis deux siècles, François, je vous observe avec l'attention du chimiste qui suit l'effet du feu sur ses creuzets. Je vous le dis; en vérité vous vous épurez chaque année. Sans les arts, la nature seroit une divinité sans temple; sans vous, la raison n'auroit pas d'autels. Votre amour pour la liberté, votre tendresse pour vos rois, votre horreur pour l'anarchie, vous feront arriver à la perfection d'une police qui, n'entraînant pas

dans son exercice et les abus de la licence, et les poisons de la tyrannie, réalisera l'idée d'un roi, père de son peuple, et d'un peuple fils de son roi.

Quand je verrai, me disois-je, mes Compatriotes doux, humains et justes ; quand à la férocité succédera la valeur, la candeur à l'artifice, la raison à la stupidité ; quand la seule vertu, dispensant les priviléges, fera faire le sacrifice des honneurs, par les ames généreuses qui se sentent capables de les regagner ; quand on cessera de supposer des valeurs pour péser de belles actions ; quand toutes les classes sociales rapprochées par l'espoir du bonheur seront unies par les charmes de la vertu, alors, élevé sur le tertre de la prospérité publique, j'étendrai mes bras sur la France épanouissante de bonheur ; alors, je fixerai mes regards vers le ciel pour remercier l'être suprême de ses faveurs ; alors, je m'endormirai paisiblement dans le calme de l'éternité.

La fin de ma vie approche, puisque les destinées de l'empire se hâtent d'accomplir mes souhaits. Je me fais un devoir de vous léguer les pensées d'un vieillard, que deux siècles ont respecté dans leur course et embrasé de son amour. J'ai vu, sans danger, les cours de bien

des rois, et si mes observations peuvent contribuer, François, à la perfection de votre civilisation, ou du moins à vous en faire sentir les charmes, vous me ferez éprouver dans mes derniers instans, la seule jouissance que je me permette de désirer.

Je ne vous ai pas quitté un instant dans vos infirmités, dans vos besoins, dans vos souffrances. Vous abandonnerois-je à l'aurore de la prospérité ? J'ai gémi tout bas avec vous ; ne pourrois-je donc point me livrer avec vous à l'allégresse. Vous me cherchez. . . . Mon nom étoit jadis un secret ; ma naissance, une obscurité ; mes consolations, une bouche inconnue ; mes bienfaits, une main invisible. Aujourd'hui le voile tombe, j'acours à vous ; je suis. . . . Je me nomme : *bon citoyen.*

Je nâquis au palais des tuileries le premier janvier 1565, et toute ma vie a été consacrée à des promenades solitaires, ou à des occupations méditatives.

Vos pères et grands pères vous étoient jadis à charge ; vous ignoriez le culte sacré de la vieillesse, ces hommages auxquels les enfans sont appellés à jouir, quand ils se sont reproduits par la vertu. En ces jours fortunés, vous sentez François, que si le cou-

rage et la vigueur sont votre partage, dans les vieillards réside la prudence et la sagesse, aujourd'hui je me rapproche de vous.

Ne craignez pas, ô mes concitoyens, que l'humeur chagrine des ans trouble la gaîté de votre caractère. Je suis enjoué quand il le faut; réfléchi quand il est nécessaire; propriété, douceur, aménité, furent les plus aimables compagnies de ma vie. Elles m'ont été si fidèles qu'elles ne m'abandonneront pas au tombeau. Jamais l'expérience ne froncera d'épais sourcils : jamais la sagesse ne sera grondeuse. Je vous représenterai tels que vous êtes; je tracerai de mon mieux l'ombre qui s'apprête à vous nuire, et la main qui veut vous décolorer. J'arrêterai le ciseau trop hâtif du statuaire, et j'enhardirai l'histoire à se lier le plus souvent avec la véritté.

Lorsque ma vieille franchise sera soupçonnée, je m'en applaudirai, parce que je serai sûr alors que vous redoutez le mensonge, et que vous voulez vous éclairer. Lorsque je vous dénoncerai la séduction, la tromperie, l'imposture, je vous demanderai si je les ai mal saisies. Sur ce, mes enfans, je n'ai point d'amour-propre, et je vous dirai franchement : la bequille du vieillard a fléchi.

Il m'est arrivé mille fois, en dépit de ma barbe blanche, d'être remis dans mon chemin par des enfans, ou de recevoir le don d'une pensée utile ou sublime, d'un malheureux qui ne savoit pas lire : ces évènemens-là corrigent bien de l'amour-propre du savoir. Aussi mon orgueil ne se révolte plus, tant je lui ai fait d'avanies ! Je gémirois toute ma vie d'avoir, faute d'examen, aidé à tromper mes semblables. Le profit qu'on en recueille ne se compare pas aux tourmens que le remords fait subir.

C'est encore une des puissantes raisons qui m'ont porté à la méditation, et à la solitude. J'ai trop souvent reconnu que la vanité, qui s'attache moins à nos vertus et à nos talens qu'à nos vues et à nos foiblesses, nous subjuguoit, nous entraînoit à croire en aveugles, à répandre sans, attention, comme sans mesure, de mauvais bruits, des méchancetés atroces, des poisons subtils et deguisés. Pourquoi le peuple étoit-il jadis si crédule ?..... C'est que la main de la raison, et les scienses qui son es instrumens de sa culture, n'avoient pas ancore préparé son esprit à ne recevoir que des germes utiles. Le mal étoit cru sans preuves. Héraut de la calomnie, tantôt il embouchoit une trompette, tantôt il n'avoit besoin que d'un sif-

flet ou d'un chalumeau, tandis que la pensée et les actions d'un honnête homme gagnoient la confiance publique avec la plus grande difficulté.

Pour être bons juges, mes enfans, commençons donc par être sobres sur le choix des dires publics. Ne voyons-nous pas nos gazetiers détournés chaque jour de leurs récits, pour désavouer, expliquer, contredire ce qu'ils ont avancé la veille sur écrit ou sur parole ? Les passions inverses se croisent pour représenter les faits sous mille formes différentes. Jamais ministre de la guerre ne fut aussi ingénieux qu'elles pour leur faire changer d'uniforme et d'esprit. Mes bons amis, quand la calomnie sonne son tocsin, quand l'invention étale ses paniers sur les places publiques, mettez les passions hors de la maison, fermez la porte de vos cœurs, ouvrez celle de la raison au doute; car le doute, mes bons amis, est la route des découvertes, l'ami des honnêtes gens, et le pontife de la vérité.

Pour essayer votre philosophie, je vous proposerai donc les questions suivantes.

Pourquoi l'impôt du petit pont rouge de la bastille, a-t-il été aboli dès le principe de la

révolution, et pourquoi celui du grand pont rouge, de l'île Saint-Louis, subsiste-t-il ?

Pourquoi, à chaque lundi, dans les premiers tems, et toutes les quinzaines ensuite, a-t-on annoncé des insurrections ?

Pourquoi la bibliothèque du roi n'ouvre-t-elle que trois heures deux fois la semaine, dont on ne doit compter que deux heures au plus de bien employées ; et pourquoi y force-t-on le génie, l'esprit et l'érudition à des vacances, c'est-à-dire à faire carême ?

Pourquoi tant de prévenus de conspiration, et pourquoi, si peu de lumières ?

Pourquoi cette lenteur dans l'instruction, puisque vous vous êtes démis de la précipitation de vos jugemens ?

Pourquoi marqua-t-on tant de murmures, ces jours passés, dans la grande salle du châtelet, lorsque la lecture successive de trois dépositions, apprit qu'elles étoient à la décharge de l'accusé.

Pourquoi lors de l'entrée du détachement de royal-allemand, dans le jardin des tuileries le 14 juillet 1789, un officier à plaque poursuivit-il un jeune homme autour du bassin. Faites-bien attention, cher peuple, à cette question. Ne s'est-on pas trompé sur la désignation

de cet officier? Pourquoi le jeune homme fut-il pousuivi? Et si l'officier à plaque a eu tort, ne faut-il pas caractériser le genre de sa faute?

Qu'entendez-vous par crime de lèze-nation? pour vous aider, je vous dirai que le crime de lèze-majesté, fut toujours défini vaguement par les tyrans, et ressrré dans ses justes bornes, par les Trajan, les Tite et les Antonin.

Réfléchissez, mes chers concitoyens; je vous donne une semaine pour discuter dans vos parloirs (1) et dans vos atteliers, les questions que

---

(1) *Les défenseurs de la cité*, avant l'achat du palais des dauphins de Viennois, nommé la maison de grêve, ou la maison aux pilliers, (pour la somme de 2,880 livres), s'assembloient *au parloir aux bourgeois* près du grand châtelet, et ensuite dans un autre *parloir aux bourgeois*, qui se tenoit dans une tour de l'ence inte aux murailles, près des jacobins, rue Saint-Jacques. Ce ne fut que sous Philippe-le-Hardi en 1274, que les nautes Parisiens quittèrent le beau titre de *défenseurs de la cité*, pour prendre l'insignifiante dénomination de prévôt et échevins des marchands de la ville de Paris; pourquoi n'a-t-on pas repris l'ancienne?

je vous propose. Vous me trouverez tous les jours dans le jardin des tuileries, *entre les renommées de marbres*, (elles me plaisent parce que la matière qui les fait est durable & d'une couleur qui plaît aux belles ames) là, je recevrai avec la plus vive satisfaction tout ce que vous daignerez me communiquer; et si personne ne peut satisfaire à mes doutes patriotiques, ce sera pour moi la preuve que vous mettez quelque confiance dans mes opinions et dans mon expérience. Je vais donc faire mon possible pour vous donner, sous huitaine, la solution de mes questions. Adieu, bon peuple, je vais promener et réfléchir, lire, écouter et vous écrire.
